

Autoportrait

Gilles Archambault

Numéro 131, automne 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37199ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Archambault, G. (2008). Autoportrait. *Lettres québécoises*, (131), 5–5.

Autoportrait

Je ne devrais pas m'en faire. Toute ma vie, qu'ai-je fait sinon rédiger une sorte d'autoportrait? En employant une grande variété de ruses. S'écrire soi, affirme Jean-Claude Pirotte, « c'est sonner à sa propre porte avec l'idée que quelqu'un va nous ouvrir ».

Pierre Charras, pour sa part, avance: « J'ai toujours peur que les gens s'ennuient avec moi. J'essaie de les acheter avec des mots. »

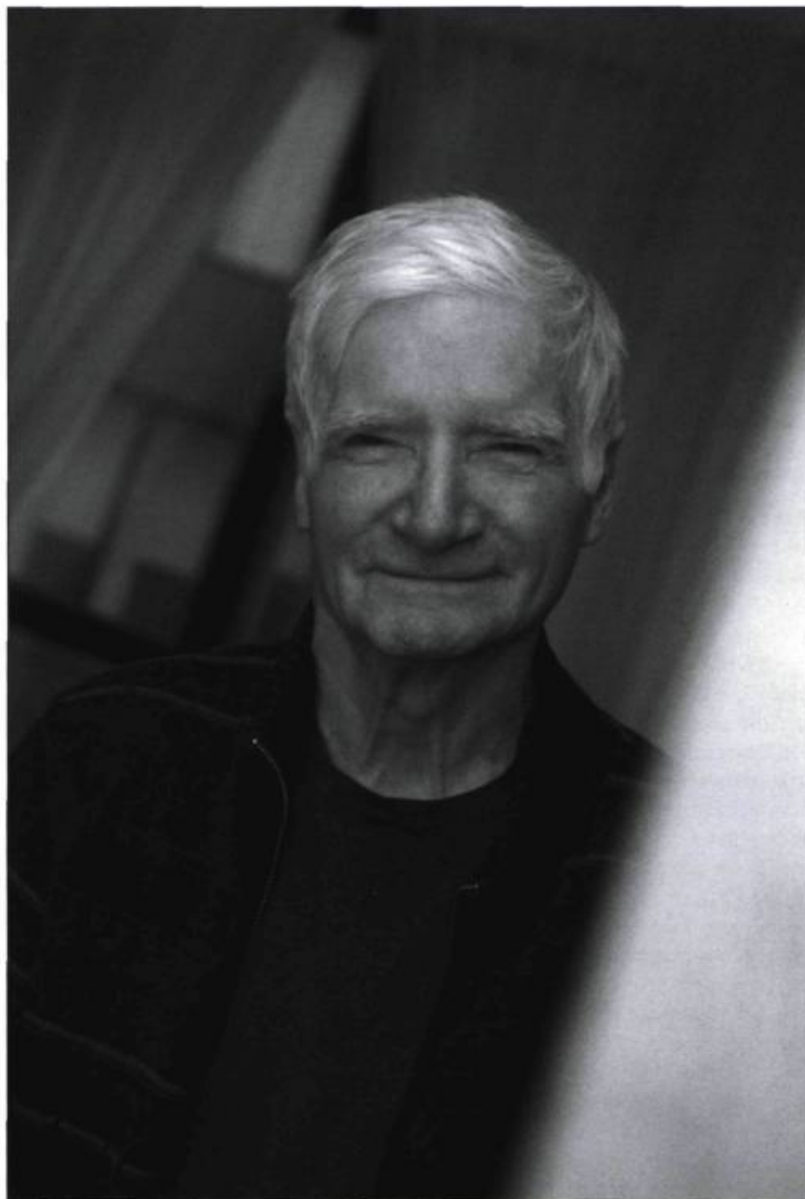
Trois quarts de siècle et je ne suis pas plus avancé que je ne l'étais vers 1962 alors que je peinais sur un premier roman. Personne ne m'a ouvert quand, à plusieurs reprises, j'ai sonné à ma porte. Et rien ne me prouve que les lecteurs ne s'ennuient pas en ma compagnie.

J'ai bien quelques lecteurs, mais je ne fais rien pour les connaître. D'avance bouleversé d'apprendre qu'ils existent, j'enregistre mal les raisons qui expliquent leur curiosité. Il me semble toujours qu'ils ont lu un écrivain qui ne me ressemble pas. Je tente d'être civilisé, je pose des questions dont les réponses me font peur. Ce serait donc moi l'auteur dont ils me parlent avec ce qui ressemble à du respect?

S'ils insistent, prolongeant la conversation, je suis sur mes gardes. Ne vont-ils pas, croyant m'être agréables, ajouter un commentaire qui me blessera? Je me connais, un rien m'indispose. Qu'on me comprenne bien, je n'ai d'aucune façon l'assurance de l'écrivain arrivé. Les livres que je signe à une cadence plutôt régulière me deviennent rapidement étrangers. Je les oublie sans effort. Pour moi, il s'agit d'une hygiène.

Il est arrivé que l'on me reproche de refaire le même livre. J'en ai convenu bien aisément. Je crois difficilement aux mutations. Pour moi, le sujet importe peu. Que l'on ne compte pas sur moi pour rédiger une saga ou pour me pencher sur un « problème ». Tout prêt à convenir que le sida ou la cause des femmes sont des thèmes dont il est normal de s'occuper, je n'y trouve pas matière à ma convenance.

J'ai bien quelques lecteurs,
mais je ne fais rien
pour les connaître.
Il me semble toujours
qu'ils ont lu un écrivain
qui ne me ressemble pas.



GILLES ARCHAMBAULT

On me fait régulièrement le reproche de mettre en scène des personnages portés vers l'échec. Je ne proteste même plus, tellement est forte chez moi la certitude que tout être raisonnable doit admettre que la vie est une machine à broyer. Miguel Torga nous rappelle qu'« exister, c'est perdre, petit à petit ». Comment vieillir sans se rendre compte qu'on n'est, au fond, que le raté des rêves qu'on a déjà entretenus?

Ces personnages, les miens, je serais incapable de les imaginer abjects. Il peut leur arriver d'être pitoyables, d'être en dessous de ce qu'ils souhaiteraient être, mais n'est-ce pas notre destin à tous?

Est-ce que l'on s'ennuie en me lisant? La chose est possible. Tout à fait prêt à tenter de les intéresser, ces lecteurs, je ne me sens pas tenu d'aller à eux. Les acheter avec les mots signifierait à mon sens qu'ils acceptent d'entrer dans mon univers, bien conscient que ce microcosme ne peut intéresser qu'un petit nombre. Le « grand public » ne sera jamais mon affaire.

Comment pourrais-je penser que les marginaux du cœur qui peuplent mon imaginaire puissent être appelés à être connus d'une majorité de lecteurs? Plus j'avance dans la vie, plus je me rapproche de l'inéluctable, plus je m'intéresse aux écrits en marge, aux carnets intimes ou aux quelques romans de la littérature universelle qui m'accompagnent dans un cheminement étroitement pessimiste. Que la compassion pour l'homme soit présente à tout moment, qu'elle éclaire la réflexion, voilà qui guide mon écriture.

Remarquez, ce n'est pas sans sourire en coin que j'emploie,

au sujet de ma manie scripturaire, ce terme d'écriture. J'ai voulu écrire, j'ai écrit comme j'ai pu des romans, des nouvelles, des chroniques. Il faut, pour croire que j'ai eu raison d'en user ainsi, une sûreté de soi que je n'ai pas et que je ne souhaite pas avoir.